

Discours d'Annette Wieviorka, le 24 mai 2016, lors de la remise des insignes d'officier à Hélène Mouchard-Zay

« Chère Hélène,

Je ressens comme un très grand honneur le fait que tu m'as choisie pour te remettre l'insigne d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Nous nous sommes rencontrées il y a maintenant plus d'un quart de siècle à Bruxelles, lors d'un grand colloque organisé par la Fondation Auschwitz. C'était le temps des pionniers, celui où toutes les pistes de réflexion et d'étude s'ouvraient. Nous avons attendu ensemble le train pour Paris à Bruxelles-Midi et commencé une longue conversation qui ne s'est depuis jamais interrompue.

Je ne cacherai pourtant pas l'émotion qui fut la mienne de rencontrer la fille d'un personnage dont, comme tant d'autres, j'avais côtoyé l'histoire. Et quelle histoire! Il n'est pas d'usage lors d'une remise de décoration d'évoquer la naissance de la personne qui est honorée. Mais les conditions de celle d'Hélène sont si singulières qu'il n'est pas interdit de penser qu'elles ont influencé le cours de sa vie.

Le 20 juin 1940, trois jours après que Pétain eut demandé l'armistice, Jean Zay embarque avec d'autres hommes politiques sur le Massilia. Il s'agit de continuer le combat. Jean Zay emmène donc avec lui ceux qui lui sont le plus chers : son père, Léon Zay, sa femme enceinte, Madeleine et leur petite fille Catherine. Le 16 août, Jean Zay est arrêté au Maroc. La campagne de haine qui a déferlé sur ceux du Massilia, au premier chef Jean Zay, est telle que Madeleine ne trouve à Rabat ni sage femme ni médecin accoucheur pour l'accueillir dans leur clinique. Hélène naquit dans une maison tenue par des religieuses le 27 août alors que sa mère est protestante. Pour Jean Zay, son père, ce 27 août est "une date lumineuse", celle où Madeleine lui a donné une "seconde petite fille, un ange rose que je n'ai pas encore tenu dans mes bras, mais dont le souvenir ne me quitte pas" comme il l'écrit dans l'une des 290 lettres qu'il envoie à son épouse. Alors que Jean Zay est enfermé à la prison de Riom, Il fait enfin la connaissance de sa seconde fille. Il aura attendu neuf mois. Ce jour là, le 30 mai 1941, Jean Zay écrit à sa soeur Jacqueline : "Cet amour est (...) restée deux heures seule avec moi, allongée dans mon lit, sur mon oreiller personnel, se réveillant de temps en temps sans manifester aucune mauvaise humeur. Nous avons bien fait connaissance : et j'ai passé plus d'une heure à la regarder ou à jouasser avec elle (...) J'ai donc passé une journée délicieuse, magnifique, inespérée, à câliner Hélène, que j'ai longuement portée dans mes bras". Les lettres qu'écrivit Jean Zay, Hélène ne les a lues que tout récemment, quand avec Catherine Martin-Zay fut prise la décision de publier les *Écrits de prison*. Claude et Hélène travaillèrent pendant de deux ans à cette édition, choisirent avec l'éditrice les lettres parmi les quelque 550 que Jean Zay écrivit pendant ses quatre années de captivité Car après la mort de leur mère, Madeleine, Catherine et Hélène portèrent la mémoire familiale, organisant le don des archives de leur père aux Archives nationales, l'accompagnant au Panthéon le 27 mai dernier.

Il fallut à Hélène grandir sans ce père, grandir sans avoir prononcé le mot "papa", grandir sans être écrasée par la figure de ce père, sans non plus user de son nom, - ne pas être simplement la fille de Jean Zay- chercher sa voie dans la fidélité à ce que furent la personnalité et les engagements de Jean Zay (on dirait aujourd'hui les "valeurs"), mais en trouvant ceux qui devaient être authentiquement les siens en étant indifférente voire méfiante quant à ce qui ne serait qu'apparences sociales.

Hélène grandit à Orléans, y fit toutes ses études primaires et secondaires. Elle fut une élève brillante, lauréate d'un prix de philosophie au Concours général. Elle refusa pourtant d'entrer en Khâgne à Fénélon, ne se présenta pas au concours de l'École Normale supérieure, mais étudia les lettres classiques à la Sorbonne et devint professeur dans divers établissements d'enseignement secondaire de la région parisienne. Elle y rencontra Claude Mouchard, qui fut frappé me dit-il par "sa prodigieuse intelligence "et la qualité de son silence en société. Lui aussi était alors professeur de lettre. Ils partagèrent les mêmes engagements qui furent ceux de leur époque : guerre d'Algérie, mai 1968. Tout en enseignant les lettres classiques, Hélène s'inscrit en philosophie à l'Université de Vincennes, suivit les très sérieux cours de Michel Serres, de Serge Leclair, de François Chatelet au milieu du joyeux désordre qui était celui de ces années et de ce lieu. Elle suivit aussi des cours de théâtre. Avec la naissance de l'aîné de leurs fils, Jean, la famille retrouva Orléans. Hélène y milita dans diverses associations se préoccupant tout particulièrement de ceux qui étaient privés de tout droit, les étrangers, réfugiés ou immigrés, sans papiers.

En 1981, Hélène commence à enseigner à l'Université d'Orléans dans le cadre de la formation continue. Elle enseigne plus particulièrement aux étudiants étrangers et contribue à faire de cet enseignement un vrai département. Elle figure - sans jamais être inscrite dans aucun parti politique- sur la liste socialiste de Jean-Pierre Sueur qui échoue aux élections municipales de 1983. Jean-Pierre Sueur est élu maire d'Orléans en 1989. Hélène est conseillère municipale (jusqu'en 2001) déléguée aux relations culturelles internationales, puis en cours de mandat, aux immigrés. Elle y crée l'année suivant sa première élection le forum des droits de l'homme: un mois de débats démocratiques qui touchent des publics très larges et très divers. Et elle travaille avec les étrangers de la ville, en oeuvrant à ce qu'ils soient accueillis de façon ouverte, publique. Il faut, selon elle, faire une place aux invisibles. Hélène est cohérente dans ses engagements. Cet accueil dans l'espace public auquel elle oeuvre en tant qu'élue, Hélène et Claude le pratiquent dans leur propre maison. Ainsi Kahled Mahjoub Mansour habita huit années chez les Mouchard. Il avait fait partie d'un petit groupe de soudanais du Darfour ayant fui les atrocités, découverts dans les broussailles au bord de la Loire. Khaled fit partie de la famille Mouchard. De retour à Orléans après un voyage de deux mois au Soudan en 2015, il mourut brutalement, victime d'un infarctus. Ce fut un deuil familial. Hélène aujourd'hui continue de s'occuper des sans papiers, dans le Réseau Education Sans frontières. Elle est aussi impliquée dans Mémoires plurielles, une association composée principalement d'universitaires qui a pour objet l'histoire et la mémoire des migrations en région Centre.

Mais si nous sommes ici, aujourd'hui, quand nous venons de commémorer la première arrestation de masse des Juifs, celle dite du Billet vert, qui conduisit près de 4000 hommes juifs étrangers dans les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande, c'est parce qu'Hélène Mouchard-Zay est le CERCIL. C'est son oeuvre. Et c'est la présidente du CERCIL qui est aujourd'hui élevé au rang d'officier de la Légion d'Honneur.

Le CERCIL donc. Eliane Klein a visité le musée départemental de la Résistance et de la Déportation de Lorris, inauguré en 1988. Elle s'indigne auprès d'Hélène, une amie de lycée. Dans ce musée voué aux événements de la Seconde Guerre mondiale dans le Loiret, rien n'indique qu'il y eut deux camps, et que ces camps furent les antichambres d'Auschwitz. Rien - ou presque rien- n'évoque d'ailleurs ces camps. Très vite, Hélène rencontre Henry Bulawko. Il préside l'amicale des déportés juifs d'Auschwitz et des camps de Haute Silésie. Chaque année, pour commémorer les arrestations du billet vert, l'amicale organise ce qu'elle appelle "un pèlerinage" à Pithiviers et Beaune-la-Rolande. Henry Bulawko (que nous sommes encore ici certains à avoir connu et aimé) est l'homme mémoire des survivants d'Auschwitz. Son soutien à l'entreprise d'Hélène sera

indéfectible. La commémoration du 14 mai n'évoque en rien les enfants transférés du Vel d'Hiv qui vécurent dans des conditions atroces dans ces deux camps, du 19 juillet au 16 septembre 1942. Un épisode bref, mais terrible. Le grand succès de l'ouvrage du journaliste Éric Conan (*Sans oublier les enfants...*) paru en 1991 fait connaître cette histoire dans un large public. Une grande partie de l'immense travail d'histoire de Serge Klarsfeld leur est consacré. Serge Klarsfeld sera le second soutien, non moins indéfectible, indispensable qui permettra la création du CERCIL. Avec la générosité qu'on lui connaît, il fournira les documents qui sont exposés. Le mur des 4000 enfants lui doit tout. Les statuts de l'association sont déposés en 1991. L'amitié qui me lie à Hélène a donc l'âge du CERCIL. Jean-Pierre Sueur - autre soutien indéfectible- en est le premier président. Une exposition en mairie d'Orléans est inaugurée par Simone Veil en 1992. Elle y restera quatre mois. Le CERCIL obtient plus tard du maire d'Orléans, Serge Grouard, une école désaffectée. Le 27 janvier 2011, en présence de Jacques Chirac et de Simone Veil, le CERCIL est inauguré. Nous sommes nombreux ici à nous en souvenir.

Le CERCIL - Centre d'étude et de recherche sur les camps de Loiret - Pithiviers, Beaune la Rolande, mais aussi le camp où furent internés des Tsiganes, Jargeau, le Mémorial des enfants du Veld Hiv, c'est donc Hélène. Elle l'a voulu, elle l'a porté, elle veille à ses destinées. Elle y a consacré un quart de siècle de sa vie. Toute son intelligence et son énergie. Or cette histoire, celle surtout des enfants juifs assassinés, n'est pas son histoire. Je me suis demandé quelles forces obscures la poussait à oeuvrer avec une inlassable énergie pour qu'on ne les oublie pas tant il est évident qu'il n'y a chez Hélène ni quête d'honneurs ni désir de reconnaissance. Je lui ai posé la question. Elle a eu le sentiment d'une injustice : l'histoire, elle en toujours eu la certitude, garderait le nom de Jean Zay. Mais ces enfants juifs assassinés étaient oubliés. Je pense aussi que si l'histoire d'Hélène n'est pas celle de ces enfants, elle est dans son essence similaire à celle de bien des enfants cachés. Un père victime de la haine antisémite; une mort obscure et sans corps; des années dans l'ignorance de ce qu'il était advenu au corps. Ce n'est que le 22 septembre 1946 qu'il fut découvert par des chasseurs, identifié en 1948, inhumé au cimetière d'Orléans. Hélène avait huit ans.

Le CERCIL est un lieu singulier dans le paysage français des lieux de mémoire. Nathalie Grenon, qui a accompagné dès le départ cette aventure souligne l'osmose entre l'institution et sa fondatrice. Hélène ne prend pourtant pas toute la place. Elle laisse tout l'espace nécessaire à ceux qui souhaitent agir différemment. Elle sait s'effacer devant le bien de son institution, faisant toujours passer ses intérêts avant tout. Le CERCIL est une institution modeste. Parfois, je me dis que dans la rigueur de sa gestion, dans la modestie des rémunérations de ceux qui y travaillent, elle a quelque chose de protestant. C'est aussi une institution fortement implantée dans Orléans et sa région, aux activités imaginatives et diverses. Elle témoigne que la volonté et la créativité d'une femme peuvent vaincre tous les obstacles. Aussi, Hélène Mouchard-Zay, selon la formule consacrée, "Au nom des pouvoirs qui nous sont conférés, nous vous faisons officier de la légion d'Honneur ».